

DJAMEL TATAH

Oeuvres Récentes

13 Janvier — 25 Février 2023



Sommaire

Djamel Tatah
Oeuvres Récentes

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION	p.2
DJAMEL TATAH, PAR MOUNA MEKOUAR	p.4
OEUVRES EXPOSÉES	p.8
EXPOSITION AU MUSÉE FABRE	p.21
REVUE DE PRESSE	p.22
CONTACTS	p.27



Alors que le Musée Fabre de Montpellier lui consacre une grande exposition personnelle du 9 décembre 2022 au 16 avril 2023 suscitant une attention médiatique importante, la Galerie Poggi est heureuse de présenter la troisième exposition de Djamel Tatah dans son espace parisien, du 13 janvier au 25 février 2023.

Cette exposition a été conçue par l'artiste en contrepoint de celle de Montpellier intitulée "Le Théâtre du Silence". Elle réunit une douzaine d'oeuvres, articulée autour d'un ensemble de tableaux blancs évoquant de façon subtile les notions d'absence et de présence, de disparition et d'apparition persistante.

Comme l'écrit Mona Mekouar, critique d'art et commissaire d'exposition à qui a été commandé un texte sur cette nouvelle série d'oeuvres, les personnages de Djamel Tatah semblent aussi bien surgir d'un monde invisible que disparaître dans l'au-delà, posant la question de l'immanence des oeuvres que peint l'artiste.

« Ma peinture est silencieuse. Imposer le silence face au bruit du monde, c'est en quelque sorte adopter une position politique. »

Djamel Tatah

Par Mouna Mekouar

« *Cette exposition a été pensée comme un enchaînement de tableaux qui s'inscrit dans la continuité de ce qui est exposé actuellement au Musée Fabre. J'ai placé en début et en fin de parcours des tableaux très colorés et au centre des tableaux blancs. Cette dynamique de couleurs génère naturellement un mouvement dans l'espace d'exposition* ».

Paradoxalement, ces peintures qui sont très rigoureuses dans leur composition évoquent un monde vulnérable et précaire. Ce sont des tableaux sourds. La stupeur et le silence règnent. Cette transformation silencieuse qui pourrait se rapprocher du *Memento Mori* est au cœur de son œuvre. Toutes ses compositions laissent entrevoir le néant contre lequel l'artiste lutte. Menacés par l'oubli et l'effacement, ses personnages semblent tantôt surgir d'un monde invisible tantôt plonger dans l'au-delà. Tels des spectres, ils errent dans un monde désert, dans un blanc absolu. Cette blancheur souligne ce que le souvenir doit, paradoxalement, à la perte.

Foudroyé, un homme vu de dos est comme soufflé par une lumière aveuglante. Face à lui, cinq femmes qui surgissent d'un monde immaculé forment un chœur qui scrutent les spectateurs. Elles disent en silence les tragédies du monde.





« *La peinture, c'est l'écriture la plus brutalement raffinée (...). C'est une forme qui mesure le degré de brutalité d'une civilisation* » affirme le peintre dans son *Carnet de notes* (2012, éd. Jannink). Avec ce procédé d'une efficacité immédiate, Tatah pose un regard critique sur la représentation de la violence dans notre monde.

« *Comment parler du deuil ? Comment parler de la tragédie intime mais aussi collective ? Comment passer du Je au Nous ?* ». Ces questions implicites et récurrentes dans le travail de Djamel Tatah sont manifestes dans cette exposition. Ses peintures relèvent du « prélèvement » pour reprendre sa formule. Il évoque la technique dite du « cut-up » ou celle du « slam » pour reprendre l'expression de son fils. Ce phénomène de reprises, de passages tronqués, réécrits ou remontés, à partir d'un corpus de textes déterminés, n'est pas sans évoquer la démarche de Tatah en peinture. Son travail s'appuie en grande partie sur un réservoir iconographique constitué de fragments et de détails, combinés et recombinaés selon des processus de découpage et remontage.

Certaines peintures ont été constituées à partir d'un matériau qui puise souvent aux sources même de ses premiers tableaux qui, eux-mêmes, font référence à la Grande peinture tels que les *Femmes d'Alger* de Delacroix (Musée du Louvre et Musée Fabre) ou *l'homme mort* de Manet (National Gallery of Art à Washington).

En organisant ses compositions autour de figures récurrentes qui sont autant de motifs structurants, Tatah échappe ainsi aux contraintes chronologiques. De fait, la reprise de certains motifs, d'une peinture à l'autre, d'une série à l'autre, instaure une dynamique où il n'y a ni commencement, ni milieu, ni fin. Il n'y a pas non plus de narration ou d'histoire linéaire.

Il recompose un monde, certes imaginaire, mais qui existe par la confrontation ou la juxtaposition d'éléments réels. Cette écriture gorgée d'éléments empruntés à l'histoire de l'art, aux médias mais aussi à ses souvenirs personnels permet à Tatah de libérer ses figures de toutes fonctions et d'occulter tout contexte. Vérité factuelle et recreation imaginaire ne s'opposent nullement chez lui. Elles se complètent. Toutes ces procédés reflètent la volonté de l'artiste de traduire en image un monde décomposé et fragmenté, plutôt que directement saisi. C'est selon ce prisme qu'il observe par exemple l'actualité ouïghoure. Grâce à ce jeu de superposition, il associe à l'actualité ses propres souvenirs. Retravaillés à la lumière de ces jeux de décomposition-recomposition, chaque figure semble contenir un monde en sursis.





Ainsi, ces séquences apparaissent-elles comme le négatif inquiétant d'une réalité soigneusement reconstruite par l'artiste. Cette puissance évocatrice tient à son pouvoir de condensation : souvenir personnel et référence historique, passé et présent, émerveillement et pressentiment de la catastrophe sont étroitement mêlés. Ainsi, chacun de ses tableaux renvoie-t-il métonymiquement à un tout.

« Avec ma peinture, j'ai l'idée de faire corps avec tout ce qui nous arrive - à nous tous -. »

Toutes les citations incluses dans ce texte sont extraites d'une conversation avec l'artiste, en date du 12 décembre 2022.

Djamel Tatah, *Oeuvres Récentes*

Exposition personnelle du 13 janvier au 25 février 2023 à la Galerie Poggi, Paris

Oeuvres exposées



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 20007), 2020

Huile et cire sur toile

200 x 250 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22003), 2022

Huile et cire sur toile

220 x 200 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22009), 2022

Huile et cire sur toile

200 x 200 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22016),
2022

Huile et cire sur toile
100 x 160 cm

Courtesy de l'artiste et de
la Galerie Poggi, Paris
Crédits photographiques :
Franck Couvreur



Djamel Tatah
Sans titre (Inv. 22008), 2022

Huile et cire sur toile
140 x 100 cm

24,000 € HT
25,440 € TTC



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22007), 2022

Huile et cire sur toile
140 x 100 cm

24,000 € HT
25,440 € TTC



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22004), 2022

Huile et cire sur toile
140 x 100 cm

24,000 € HT
25,440 € TTC



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22005), 2022

Huile et cire sur toile
140 x 100 cm

24,000 € HT
25,440 € TTC



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22006), 2022

Huile et cire sur toile
140 x 100 cm

24,000 € HT
25,440 € TTC

Djamel Tatah
Sans titre (Inv. 22015), 2022

Huile et cire sur toile
60 x 80 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris
Crédits photographiques : Franck Couvreur





Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22010), 2022

Huile et cire sur toile

70 x 70 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Djamel Tatah

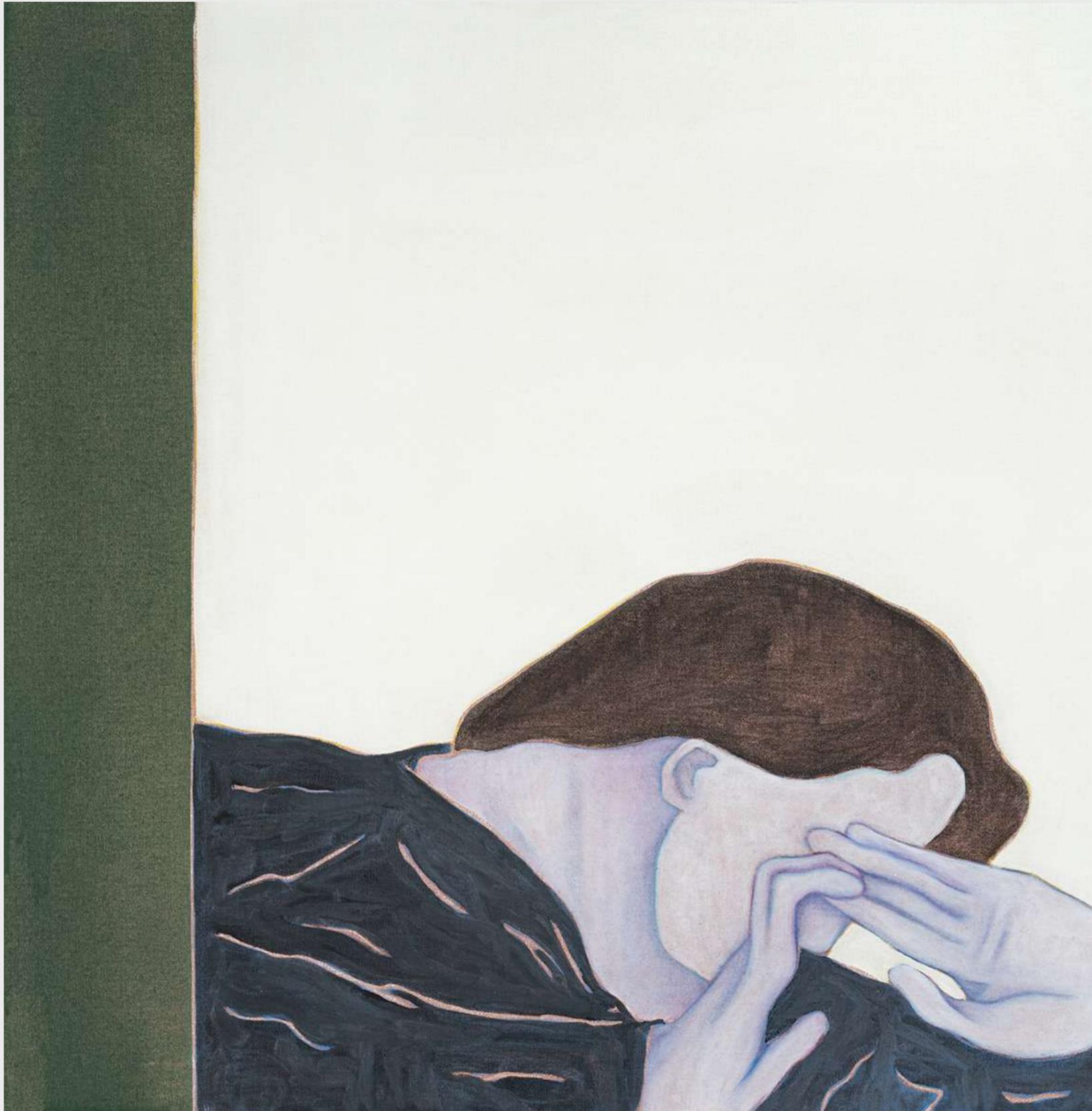
Sans titre (Inv. 22011), 2022

Huile et cire sur toile

70 x 70 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22012), 2022

Huile et cire sur toile
70 x 70 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris
Crédits photographiques : Franck Couvreur

Djamel Tatah

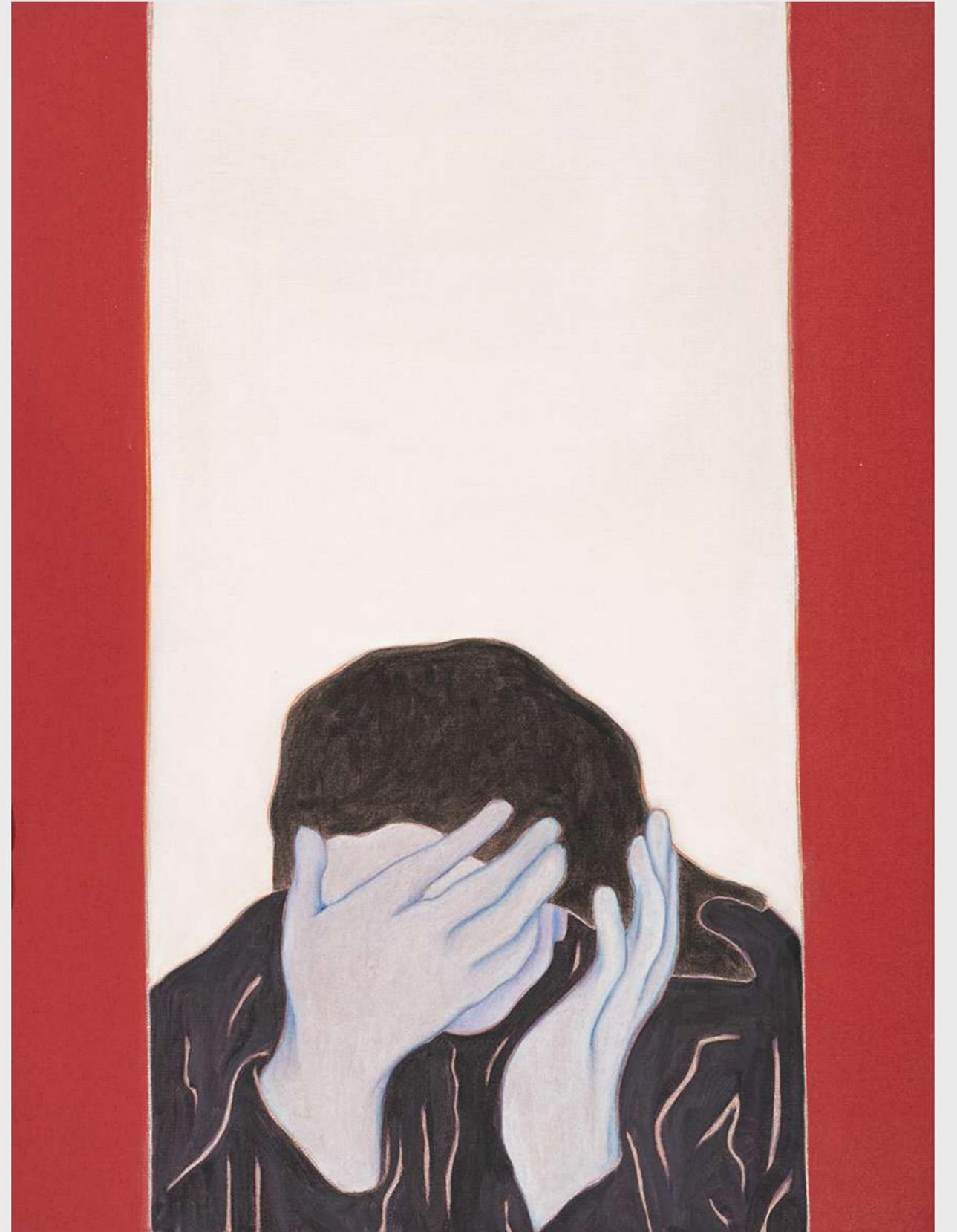
Sans titre (Inv. 22014), 2022

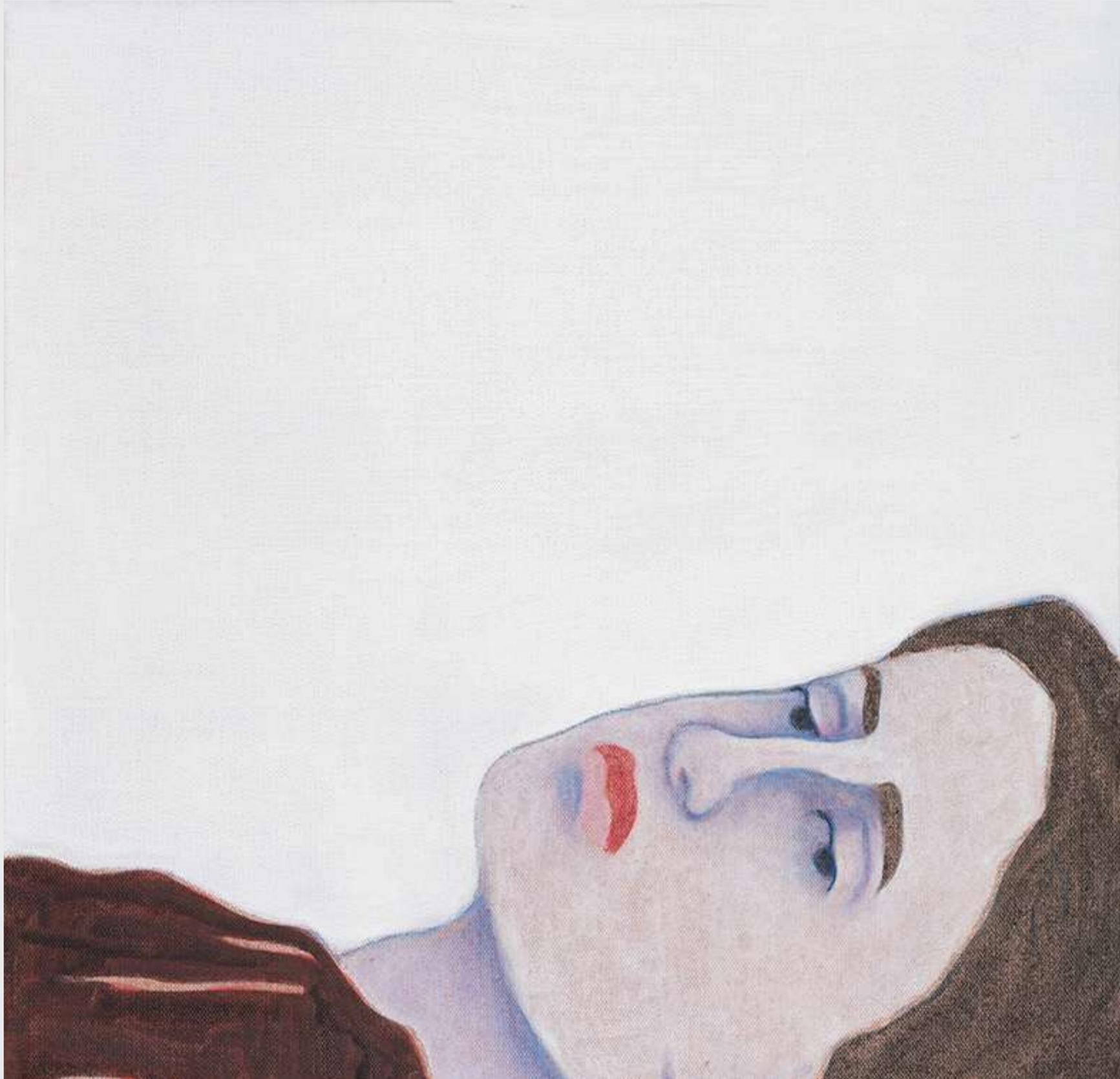
Huile et cire sur toile

80 x 60 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur





Djamel Tatah

Sans titre (Inv. 22013), 2022

Huile et cire sur toile

40 x 40 cm

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Poggi, Paris

Crédits photographiques : Franck Couvreur



Jusqu'au 16 avril 2023, le Musée Fabre présente une remarquable exposition monographique de Djamel Tatah, intitulée « *Le théâtre du silence* ». Cet évènement réunit non moins d'une quarantaine de toiles au format souvent monumental en s'attachant à mettre en lumière, au sein de cinq sections thématiques, la singularité d'une oeuvre qui confère un rôle majeur à la question de la théâtralité. Des peintures historiques y dialoguent avec des oeuvres récentes, réalisées spécialement pour l'occasion. Le musée Fabre propose un cycle de 4 conférences au sein de son auditorium pour découvrir l'exposition :

Mardi 3 janvier : *Djamel Tatah et le photographique*, par Michel Poivert, université Panthéon-Sorbonne

Mardi 7 février : Rencontre avec Djamel Tatah, animée par Michel Hilaire, directeur du musée Fabre

Mardi 14 février : *Djamel Tatah, le théâtre du silence*, par Maud Marron-Wojewodzki, commissaire de l'exposition

Mercredi 5 avril : *El Djazair, des îles en archipels. Djamel Tatah, un peintre de traverse*, par Emilie Goudal, université de Lille.

CONTACTS PRESSE

Ville et Métropole de Montpellier

Emma VEGA
Attachée de Presse
Montpellier Méditerranée Métropole
e.vega@montpellier3m.fr
montpellier3m.fr / montpellier.fr
04 67 34 72 09 / 06 03 87 41 77

Agence Anne Samson Communications

Élodie STRACKA
elodie@annesamson.com
+33 (0)1 40 36 84 40

Clara COUSTILLAC
clara@annesamson.com
+33 (0)1 40 36 84 36

→ [*Plus d'informations*](#)

Au Musée Fabre, à Montpellier, Djamel Tatah plonge dans l'abstraction de son temps

Une quarantaine de tableaux, peuplés de figures humaines féminines ou masculines anonymes, donne à saisir le langage si singulier de l'artiste.



« Sans titre » (2004), de Djamel Tatah, huile et cire sur toile, diptyque, collection de l'artiste. BERTRAND HUET/ADAGP

De très nombreux artistes tiennent la chronique de leur époque en accumulant les détails significatifs et les éléments narratifs. Ainsi a opéré le pop art, dans toutes ses diverses variantes européennes et nord-américaines. Il est, à l'inverse, des œuvres, nettement moins nombreuses, qui, bien que dépouillées de tout détail et de tout récit, n'en sont pas moins à l'image exacte de leur temps. Cette réflexion ne cesse de revenir en tête à mesure que l'on parcourt l'exposition de Djamel Tatah au Musée Fabre, à Montpellier. Ces scènes, on les a vues, sans s'y arrêter. Ces attitudes, ces situations, on les connaît. Mais elles étaient prises dans le flux du quotidien, alors qu'elles se présentent ici dépouillées de leurs circonstances, dans un état de nudité visuelle qui les rend terriblement significatives.

Quoiqu'elle commence dans la seconde moitié des années 1980 et aille jusqu'à des œuvres terminées en 2022, cette exposition n'est pas une rétrospective chronologique, mais le déploiement ordonné d'une quarantaine de tableaux, la plupart de grand ou de très grand format, dans une architecture et

selon un accrochage conçu principalement par l'artiste lui-même. En raison de ce caractère à la fois resserré et médité de l'exposition, celle-ci est donc un manifeste : le manifeste de ce que l'on pourrait appeler la « forme Tatah ».

Cette forme paraît aisée à décrire. Chaque peinture se compose d'une ou de plusieurs figures humaines féminines ou masculines, vêtues sobrement, placées dans un espace qui n'est pas défini par des objets, des murs ou un paysage, mais par des surfaces colorées découpées par une géométrie orthogonale. Ce système s'établit un peu avant 1990. Djamel Tatah, né en 1959, à Saint-Chamond (Loire), élève aux Beaux-Arts de Saint-Etienne de 1981 à 1986, le construit donc très tôt, avec une netteté et une fermeté qui ne se sont pas démenties. Il y a là une énigme, celle d'un artiste trouvant si vite une forme qui lui est propre, ne s'apparentant à rien de connu et se révélant susceptible de tant de développements.

Distance entre les êtres

Aujourd'hui, comme il y a quatre décennies, les œuvres de Tatah, ce sont, en effet, ces figures humaines et ces zones monochromes, huile et cire sur des toiles fixées sur des planches récupérées à ses débuts, sur des toiles sur châssis par la suite. Les vêtements sont réduits à la notation la plus simple : des tissus noirs ou brun sombre marqués par des plis sinueux plus clairs, presque blancs quelquefois. Les visages sont blancs eux aussi, modelés par des ombres bleutées, avec des bouches aux lèvres serrées et des yeux noirs. La plupart du temps, ces êtres sont jeunes. Du moins leurs traits ne sont-ils pas marqués par le temps.

Quant aux monochromes des fonds, ils parcourent l'éventail des variations possibles à partir des trois couleurs primaires, bleu, jaune et rouge. Celles-ci sont employées tantôt pures et au plus haut de leur intensité, tantôt mélangées pour obtenir des oranges, des mauves et, bien plus rarement, deverts. Elles se heurtent parfois à un noir mat et, exceptionnellement, disparaissent quand le fond est tout entier blanc.

Djamel Tatah ne précise pas le lieu, se passe de tout objet, refuse autant le pathétique que la description

Tels sont les éléments premiers de ce langage pictural si particulier. Deux facteurs déterminent les variations qui le mettent en œuvre. Le plus visible tient à la variété des postures dans lesquelles sont fixées les figures. Celles-ci, Tatah les observe partout : dans la peinture et la sculpture depuis leurs origines, la photographie, le cinéma, la danse et aussi la vie quotidienne, dont il lui arrive de saisir des images. Prenant dans ces archives, il fixe différentes positions par un dessin d'une seule ligne continue, sur le papier et sur l'écran. Des corps debout, assis, allongés : on ne s'en étonne pas. En suspension sans que l'on sache si c'est chute ou envol, c'est plus déconcertant. Vu de profil, de face, de dos ou de trois quarts, le corps est soit représenté entier, soit interrompu au niveau des chevilles.

Philippe Dagen
« Au Musée Fabre, à Montpellier,
Djamel Tatah plonge dans l'abstraction
de son temps »
Le Monde, 28 Décembre 2022

[Lire l'article](#)



« Sans titre » (2016), de Djamel Tatah, huile et cire sur toile, diptyque, collection de l'artiste. JEAN-LOUIS LOSI/ADAGP

Dans ce dernier cas, la toile est accrochée bas, à la hauteur du visiteur, ce qui crée, un instant, l'illusion qu'une personne s'avance vers vous.

A l'exception de ceux qui volent ou tombent, les corps ne sont pas agités par d'amples mouvements. On les suppose immobiles ou ne se déplaçant que lentement. Leurs gestes sont retenus. Autrement dit : on ne sait pas ce qui se passe et chaque scène invite à s'interroger sur les relations entre les personnages – ou sur leur possibilité même –, le sens de leurs postures, les émotions et les pensées qui les habitent. Un homme assis replié sur lui-même, un corps enveloppé dans un manteau ou un drap allongé à côté de lui et un marcheur entrant par la droite la tête baissée : ce ne peut être que solitude, absence et indifférence. Tatah ne précise pas le lieu, se passe de tout objet, refuse autant le pathétique que la description. Cette œuvre est la représentation visible d'une idée abstraite, celle de la distance qui s'est établie entre les êtres, si caractéristique des sociétés modernes.

Aussi actuelles sont les compositions aux corps allongés, où l'on peut reconnaître les morts d'une guerre ou les cadavres de migrants noyés. Les mêmes hypothèses viennent en tête devant les corps entassés les uns sur les autres en forme de meules. Dans d'autres grandes toiles, des femmes debout semblent ne pas se voir, encore moins se parler. L'idée d'enfermement s'impose, par captivité subie, mutisme volontaire ou état d'isolement maniaque. La nudité des fonds de couleur accentue la sensation de séparation.

Multiplication du même

Le deuxième facteur de variation est la répétition. Ce n'est pas la reprise d'une toile à l'autre de la même scène : il suffit d'un peu d'attention pour mesurer que chacune se distingue de celles qui en sont proches par la tonalité émotionnelle des couleurs, par des changements dans les postures et les

situations. La répétition est ici tout à fait explicite : c'est celle d'une ou de plusieurs figures dans des compositions qui se développent en longues toiles ou en séries de toiles identiques les unes aux autres. Le principe n'est pas neuf : c'était celui des frises de bas-reliefs, à Persépolis ou à Athènes. Il est toujours aussi efficace. Il y a d'abord la surprise que cause la multiplication du même : ainsi, dans la salle précédant l'exposition, un jeune homme de face, vêtu de noir, tête baissée, les mains dans les poches, les jambes un peu écartées, est répété douze fois, sur un fond alternativement bleu ou rouge. Il est toujours là, devant vous ou dans votre dos, et sa présence suscite un début de malaise, celui que l'on ressent quand on préfère ne pas se retourner vers une présence qui inquiète.

Le malaise s'accroît face à la toile de 2005, de près de six mètres de long, exclusivement faite de la répétition d'un adolescent assis par terre qui dévisage le regardeur, obstinément. Quand les figures de profil d'adolescents sont peintes affrontées deux par deux ou en files parallèles allant en sens inverse l'une de l'autre, il y a tant de références historiques possibles, venues du XXe siècle ou prises aujourd'hui, qu'il ne semble pas excessif de dire que Tatah peint ici une allégorie des sociétés contemporaines uniformisées et rationalisées jusqu'à l'effacement de l'individu, qui n'est plus qu'un chiffre dans une liste.



« Les Femmes d'Alger » (1996), de Djamel Tatah, huile et cire sur toile et bois, triptyque, Toulouse, collection Les Abattoirs, Musée-FRAC Occitanie-Toulouse, donation de la Caisse des dépôts et consignations. JEAN DE CALAN/ADAGP

Philippe Dagen
« Au Musée Fabre, à Montpellier,
Djamel Tatah plonge dans l'abstraction
de son temps »
Le Monde, 28 Décembre 2022

Lire l'article

Cet article a été publié le 28 Décembre 2022

Cet emploi allégorique de la répétition s'est manifesté dès 1996, dans le triptyque Les Femmes d'Alger, vingt fois une femme aux bras le long du corps, aux longs cheveux noirs entourant un visage à peine marqué par ce que toute l'œuvre projette : attente, angoisse, deuil. Ce ne sont ni des pleureuses ni des orantes, rien qu'un groupe de femmes à visage découvert. Le titre, l'un des rares que l'artiste ait donnés à une de ses toiles, fait allusion à Delacroix, mais, plus encore à l'Algérie, dont sont venus ses parents, le père en 1947, la mère en 1956. En 1996, les « années noires » venaient de commencer en Algérie : guerre civile, assassinats de toutes parts. Rien de ces crimes n'est montré et la force de l'œuvre n'en est que plus grande. C'est une abstraction d'histoire.

« Djamel Tatah. Le théâtre du silence ». Musée Fabre, 39, boulevard Bonne-Nouvelle, Montpellier. Jusqu'au 16 avril 2023, du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Entrée de 9 € à 12 €.

Philippe Dagen
« Au Musée Fabre, à Montpellier,
Djamel Tatah plonge dans l'abstraction
de son temps »
Le Monde, 28 Décembre 2022

[Lire l'article](#)

MOUVEMENT

Publié le 20/12/2022
Par Oriane Hidalgo-Laurier



ARTS DJAMEL TATAH, LE SILENCE RÉVOLTÉ

Guerres, exils, faillites en tout genre : les tragédies humaines semblent vouées à un éternel retour. Comment ne pas céder au nihilisme ? Avec son *Théâtre du silence*, Djamel Tatah met en scène plus de trente ans de peintures et autant de personnages qui imposent une présence muette et énigmatique, comme un rempart paradoxal à l'absurdité de l'existence.

Un homme, qui semble assis sur le bord du tableau, tourne le dos au spectateur. Vêtu de noir, il regarde la toile toute aussi noire qui s'ouvre face à lui. Certains y verront un avatar du célèbre *Penseur* de Rodin, d'autres un autoportrait de l'artiste dans la lignée des peintres de la Renaissance. Ce personnage ne nous montre ni ne nous dit rien, il reste simplement posé sur le seuil d'un néant absolu, métaphysique, originel, qui prend la place du sujet. Les autres individus que peint quasi obsessionnellement Djamel Tatah depuis plus de trente ans ne sont pas plus bavards, bien au contraire. Lorsqu'ils nous font face, du haut de leur échelle humaine dans leurs imposants formats, ils semblent quand même absents : leurs regards, aux cernes bleutés, sont absorbés, tournés vers un intérieur qui nous échappera toujours. C'est ce groupe de vingt femmes identiques debout en formation chorale, les visages fermés, peintes au moment de la guerre civile algérienne : « *Des femmes qui attendent leurs droits* », précise l'artiste. Ce sont ces hommes qui piétinent en file indienne comme dans la cour d'une prison ou encore ce jeune homme reproduit sur 21 tableaux qui tient le mur. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où sont-ils ? Presque systématiquement représentés sur un fond monochrome, sans titre (si ce n'est la date d'exécution de l'œuvre), anonymes : l'artiste ne nous laisse aucun indice pour les situer ou les identifier.



Djamel TATAH, Sans titre, 2011, collection privée, France. © Jean-Louis Losi / © Adagp, Paris, 2022

On entre dans un *Théâtre du silence*, que la commissaire d'exposition Maud Marron-Wojewódzki a divisé en 4 actes : « Aux origines de la peinture », « En suspens », « Le théâtre du silence », « Répétitions » et « Présences ». Les personnages, aux traits similaires, se retrouvent d'un tableau l'autre ou démultipliés au sein d'une même toile, comme s'ils avaient la faculté de s'échapper de leur cadre. Un jeune homme semble entrer tête baissée dans une peinture déjà habitée par une silhouette recroquevillée et une autre allongée sur le côté, façon cellule de garde à vue. Sur le mur d'en face, même « décor » – un carré noir sur fond orange : cette fois, c'est une femme debout au bord du noir, les yeux levés vers un potentiel horizon, tandis que trois silhouettes s'étalent au sol. Ailleurs, c'est une rangée d'enfants, qui s'allonge sur un support de plus de 5 mètres. La même expression, la même position punitive : ils regardent quelque chose au-delà du spectateur. La peinture face à eux exhibe cinq gisants enroulés dans ce qui semble des sacs mortuaires, comme autant de cadavres sur un terrain vague. Un drame latent pèse dans l'atmosphère : meurtre, deuil, incarcération, guerre, exil ? Dans ce jeu de regards qui ne se croisent jamais tout à fait entre ces témoins, c'est l'omerta. Au spectateur de leur inventer une histoire ou de les prendre pour ce qu'ils sont de prime abord : des corps en présence, sans passé ni futur, extraits du monde et de ses contingences.

Oriane Hidalgo-Laurier
« Djamel Tatah, Le Silence Révolté »

Mouvement, 20 Décembre 2022

[Lire l'article](#)



Djamel TATAH, Les Femmes d'Alger, 1996, Toulouse, Collection les Abattoirs, Musée -Frac Occitanie Toulouse, donation de la Caisse des dépôts et consignations, inv. 2004.3.3. © Jean de Calan / ©Adagp, Paris, 2022

Mettre en scène une solitude universelle

Ces corps statiques ou figés en pleine chute esquisseraient un « *humain universel* » voire une solitude universelle. Tête baissée dans une attitude de soumission ou d'affliction, en position d'attente, de madone, de Christ ou de gisant : jamais ces êtres n'interagissent entre eux, plutôt avec les espaces que leur ménage l'artiste à coup d'aplats monochromes, en écho aux expressionnistes abstraits américains tel que Barnett Newman. Djamel Tatah jongle avec une typologie d'attitudes, puisées aussi bien dans l'histoire de l'art que dans les médias, qu'il synthétise à la manière d'un Aby Warburg, cet historien de l'art qui, en dépit de toute chronologie, géographie et hiérarchie, associait les images selon leurs correspondances formelles. Pour lui, « inventer, c'est mélanger » : la peinture devient un rempart paradoxal contre le nihilisme. Derrière cet enfant qui tient des cailloux, une image de l'Intifada – la révolte des Palestiniens dans les territoires occupés par l'armée israélienne –, cette femme à moitié dissimulée la main en avant a des airs de la *Vierge de l'Annonciation* peinte par Antonello de Messine vers 1475, les corps en chute s'inspirent des mouvements des danseurs de la compagnie éponyme Théâtre du silence. Ailleurs, on retrouve des références à Delacroix, Edward Hopper ou plus trivialement à des ombres croisées dans les rues. Quand Djamel Tatah sort de l'école des Beaux-Arts de Saint-Étienne à la fin des années 1980, il entreprend plusieurs voyages en Algérie. Sa quête des origines familiales se conjugue avec celle des fondements de la peinture. À la façon d'un iconographe qui rechercherait une « lumière incréée » au fil des icônes, le peintre explore ses sujets humains et la couleur, pensée comme une architecture, jusqu'à leur épuisement. Dans certaines séries, le corps, répété à outrance, finit par se dissoudre en motifs abstraits, proches de l'art persan. Parfois, il disparaît complètement au profit d'un tas de vêtements.



© Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole / photographie Frédéric Jaulmes -Reproduction interdite sans autorisation.

Une peinture érudite donc, mais à hauteur de spectateur. À rebours d'une peinture contemporaine hyperréaliste qui siphonne les codes de l'imagerie Instagram et d'une figuration qui mythifie le corps, dans sa monstruosité ou dans sa puissance, les silhouettes hiératiques de Djamel Tatah posent un éternel point d'interrogation aux regards et hantent longtemps l'esprit. « *Imposer le silence face au bruit du monde, c'est en quelque sorte adopter une position politique* », affirme l'artiste. Le *Théâtre du silence* s'ouvre avec une reproduction de la stèle construite en hommage à Albert Camus à Tipaza en Algérie, et la citation qui y est gravée : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. » L'aura de cet « humaniste athée » donne peut-être une clef de lecture : il faudrait imaginer la présence persistante et absurde de ces personnages solitaires comme une incarnation de la révolte.

> **Djamel Tatah, Le Théâtre du silence**, jusqu'au 16 avril au Musée Fabre, Montpellier

Orianne Hidalgo-Laurier
« Djamel Tatah, Le Silence
Révolté »
Mouvement, 20 Décembre 2022

[Lire l'article](#)

AVANT-PREMIÈRE

Mercredi 11 janvier 2023

De 11h à 19h

Jeudi 12 janvier 2023

De 11h à 15h

Sur invitation uniquement

VERNISSAGE PUBLIC

Jeudi 12 janvier 2023

De 16h à 20h

VIEWING ROOM

Djamel Tatah

Oeuvres récentes

CONTACT

Sales and Inquiries

Jérôme Poggi

j.poggi@galeriepoggi.com

Agathe Schneider

a.schneider@galeriepoggi.com

Presse

Anne-Sophie Bocquier

as.bocquier@galeriepoggi.com

